

[Titre : Pour quitter la rue, il m'a fallu quitter l'alcool]

[Exergue : sur ce chemin de sortie, j'ai aussi pris conscience que j'aimais la vie]

J'ai connu les Captifs dans le 10<sup>e</sup> - l'antenne était créée depuis peu dans ce quartier où je traînais en compagnie de deux ou trois potes de rencontre. Nous étions installés à la GDN (Gare du Nord) à attendre je ne sais quoi. De temps en temps des maraudeurs s'arrêtaient « chez nous » pour parler ou nous écouter tout simplement. Au fil des visites, un lien de sympathie s'était installé entre nous.

Le temps passe vite dans la rue, et je crois que j'avais perdu toute notion d'avenir, trop préoccupé par l'immédiat. Les choses auraient pu rester ainsi jusqu'au bout, mais un bénévole des Captifs, un jour, nous a proposé une sortie cinéma. C'était un dimanche. La rue, c'est encore plus triste le dimanche. Ce jour-là, ça a été un jour de petite fête. Une semaine plus tard, on en parlait encore. Jusqu'au renouvellement d'une autre proposition du même type. En y repensant, je me rends compte que ces deux à trois heures passées dans un autre lieu que le domaine que je m'étais approprié me faisait le plus grand bien. D'autres sorties nous ont été proposées gentiment dans des lieux qui avaient l'avantage de nous sortir de Paris.

Ensuite, il y a eut des week-ends plus longs. Tout le monde n'a pas suivi, mais deux amis à moi ont continué avec moi. Plus ça allait, au bout de ces séjours, plus il m'était difficile de retrouver la rue. Quelque chose en moi avait bougé, simplement, sans brusquerie. Je me prenais souvent à, à nouveau, entrevoir mon avenir. Je comptabilisais mes problèmes et celui qui m'apparut le plus important et qu'il me fallait régler avant les autres fut ma dépendance à l'alcool.

Depuis pas mal d'années, je m'étais laissé glisser dans un alcoolisme sournois sans en être vraiment conscient. C'était sûrement une cause de ma présence dans la rue. Ensuite, cela a été une sorte de médicament dans mes moments de désespoir et mon excitant dans les jours de fête. Pour mon malheur. Je ne pensais pas du tout à l'accoutumance. Comment comprendre qu'on est dépendant, alors qu'on a toujours une bonne raison de boire qui justifie l'ivresse ? C'est quand j'ai voulu chercher une façon de sortir de la rue, que j'ai compris que cet « ami » me faisait du mal.

Je n'avais plus qu'une idée en tête : pour quitter la rue, il me fallait quitter l'alcool. Je fis, en 1998, une première cure de sevrage de 3 semaines qui devait être suivie d'une post-cure. Comme il y avait un mois de battement entre les deux, Jeanne-Françoise, responsable de l'antenne des Captifs, m'avait trouvé un lieu d'accueil en Dordogne, qui me permettait d'éviter Paris et ses pièges. Je me suis retrouvé à traire des biquettes ! Mais ce fut très ressourçant. Je suis ensuite arrivé à Thyn-le-Paradis, en lieu de post-cure. J'y avais un ami peintre, un avocat, un instituteur : on jouait aux cartes ensemble, on avait des discussions pas possible ! J'étais le SDF mais nous étions tous au même plan. On était là pour la même cause, la même maladie. Ça nous soudait beaucoup. La notion de classe sociale n'existait plus.

Pendant ce temps, j'ai fait toutes les démarches pour trouver un logement. En sortant, en février 99, je signais un bail avec SNL (Solidarité Nouvelle pour le Logement).

J'avais un but : retrouver ma femme, avec qui j'étais séparée. Puis sur ce chemin de sortie, j'ai aussi pris conscience que j'aimais la vie. Mais on ne sort pas indemne d'un tel parcours. La rue use beaucoup ; de nombreuses personnes en meurent prématurément. Alors pour moi s'ouvrit une période de soin s'avérant vital pour certains, in extremis pour d'autres. Et tout s'est calmé au fur et à

mesure de mes rendez-vous médicaux. Tout au long de cette route, j'ai été encouragé par des gens de cœur qui m'ont beaucoup aidé moralement et sans doute empêché de faire demi-tour.

Souvent, pour aider quelqu'un, on cherche la complication. Or parfois, on peut faire simple. Il ne faut pas grand-chose pour déclencher ce fameux « déclic », tant recherché par les organismes d'insertion ! Il faut savoir donner la place à la réflexion, tout en s'armant de patience. Il faut savoir respecter l'être humain car on n'est pas tous égaux devant l'addiction et devant la misère.

Malgré quelques petites rechutes plus tard, très vite recadré par un médecin, le résultat est que je suis abstiné. Aujourd'hui, j'ai un logement avec un bail normal, je fais partie du comité de rédaction de Mains Nues, je suis aussi bénévole au Collectif des Morts de la Rue et à la bagagerie d'Antigel. Je n'oublierai jamais cette époque de rue, tout simplement pour la leçon de vie que j'ai pu en tirer. Surtout, ça m'a permis de comprendre que la solidarité n'est pas un vain mot quand elle se pratique sans à priori aucun.

Marcel Olivier